

nuit est avancée... je me charge d'enlever mademoiselle de Fulda. Je ne puis la réveiller chez elle. Et, d'ailleurs, si cela était possible, je serais insensé de le faire. Je ne la sauverais de l'autopsie que pour la livrer de nouveau à son oncle, son ennemi mortel. N'est-ce pas votre opinion ? Rappeliez-vous.

—Oui, monsieur. Mais quels moyens emploieriez-vous pour l'enlever ?

—C'est mon affaire.

—Et où la transporterez-vous ?

—Dans une maison à moi.

—Pas ici ?...

—Je n'aurai garde ! Je ne suis ni assez sot ni assez dépourvu de ressources. Je n'habite pas un bouge et je possède à Paris plusieurs hôtels entièrement disponibles et meublés avec autant de goût que de richesse. Mais vous le verrez ; car vous viendrez sans doute assister à la résurrection de cette jeune fille.

—Oh ! ce serait un bonheur inespéré... Alors je devrai vous accompagner à l'hôtel de Fulda ?

—Si vous le voulez, mais ce n'est pas nécessaire. A quoi bon vous montrer là et vous compromettre dans une semblable affaire ?... Je vous ferai prévenir, ou j'irai moi-même vous chercher lorsqu'elle sera en sûreté. Voyez vous, je comprends très bien la prudence que vous dicte votre situation au Grand-Châtel et. Je n'ai pas d'intérêt à vous perdre. Il est déjà assez regrettable que vous vous soyiez montré au milieu de cette clique. Plusieurs de ces individus vous ont reconnu ; c'est fâcheux ; mais je compte que vous ne vous rencontrerez plus avec eux et que vous ne remettrez jamais les pieds ici. J'espère aussi que la défavorable opinion que ma présence dans cette caverne a pu vous faire concevoir, s'effacera rapidement sous de meilleures impressions.

Sur ces mots Bouguignon prit le bras d'Imbert, pour le reconduire.

—Nous allons nous séparer, lui dit-il. En rentrant au Châtelet, vous vous imposerez l'oubli de tout ce que vous avez vu dans cette affreuse caverne.

—N'en doutez point ! fit Imbert avec vivacité. Les secrets de ce lieu ne m'appartiennent pas.

—Si vous en soufflez mot, vous êtes perdu, soyez en convaincu.

—Vous me faites injure.

—Quant à ces gens qui sont là, ce que je protège leur est sacré. Et s'ils trahissaient le secret de votre passage parmi eux, ils payeraient cette indiscretion de leur vie. Ils le savent déjà.

—Je n'ai plus rien à craindre ; répondit le jeune secrétaire ; pour sauver Emmeline de Fulda, je suis décidé à tout.

—Cela se doit toujours avec la ferme résolution de ne pas se laisser tuer. C'est ainsi que je comprends un héros. Mais venez, monsieur, je vous accompagne jusqu'au faubourg.

Et nos deux personnages, maintenant amis, bras dessus, bras dessous, sortirent de la caverne et bientôt de l'«*berg*» du «*Pistolet*».

V

A L'HOTEL DE FULDA

L'hôtel de Fulda était situé dans le faubourg Saint Honoré.

On connaît ces demeures opulentes qu'un mur élevé, flanqué à l'intérieur de la loge d'un suisse, puis une belle cour sablée séparent de la rue. Nous ne vous fatiguerons d'aucune description inutile, nous ferons seulement observer que sous la Régence, en 1718, le faubourg Saint-Honoré, habité par des gens très riches, était beaucoup moins peuplé que de nos jours. Les grands

hôtels y jouissaient de jardins étendus, et, comme celui dont il s'agit, étaient souvent isolés par de vastes espaces inhabités.

Au moment où nous pénétrons à l'hôtel de Fulda, le comte est absent, il n'est que onze heures du matin et il n'est pas encore de retour de sa promenade matinale.

Depuis que sa nièce est morte, — il la croit morte, — il fuit la maison. Par principe d'ailleurs, il a toujours autant que possible évité les impressions désagréables. C'est un épicurien de mœurs, un roué, comme on disait de son temps, et, bien qu'il n'ait jamais éprouvé la moindre affection pour sa nièce, il lui déplaît de dormir sous le même toit que son cadavre.

Sans superstition cependant et sans remords, il préfère être ailleurs que près de cette morte dont la vue éveillerait forcément chez lui des idées pénibles, le ferait songer à son âge, — cinquante ans, — à sa santé ruinée, au cimetière enfou.

Singulier homme, lorsque vous connaîtrez toute sa lâcheté, vous vous demanderez où il a pu puiser l'énergie nécessaire à l'accomplissement ou à la tentative d'un crime.

Nous vous le dirons plus tard. Pour l'instant nous supposons que vous partagez dans une certaine mesure la profonde inquiétude d'Imbert et que vous vous intéresserez moins à la conscience du comte de Fulda qu'au sort de la jeune Emmeline.

Elle semblait alors une bien belle morte. Étendue sur son lit, le buste et la tête relevés sur de grands oreillers bordés de dentelles, les bras nus et croisés sur sa poitrine, dont les beautés virginales se moulaient sous la batiste, elle dormait d'un mystérieux sommeil.

On avait essayé de desserrer ses doigts pour y placer un cruxifix, mais la rigidité cadavérique dont la catalepsie frappe tous les membres ne l'avait pas permis.

Ses beaux bras nus avaient la blancheur du marbre, sa froideur et sa rigidité. Un sourire était resté, l'aile prise et glaquée, au bord de ses lèvres entr'ouvertes, et ses lèvres avaient gardé leur fraîcheur rose.

Reverrait-on jamais ses beaux yeux bleus ? Avait-elle dans son sommeil le sentiment de la force magnétique qui la retenait immobile et muette ? Il est probable. Dans cet état étrange, on ou ne voit pas, mais on a conscience de la vie et l'on entend tout ce qui se passe et se dit auprès de soi.

Ainsi il en arriva plus tard à l'auteur de «*Manon Lescaut*», l'abbé Prévost. Tombé en catalepsie dans la forêt de Chantilly, il fut rapporté par des paysans, au château dont il était l'hôte ; puis entendit ses amis déplorer sa mort et finalement ne se réveilla que pour mourir sous les scalpels des docteurs chargés de faire son autopsie.

Près de la jeune fille, au pied du lit, assise sur une chaise basse, veillait et priait sa plus ancienne et sa plus fidèle amie. Dame Marthe, paysanne lorraine, avait été la nourrice d'Emmeline, et l'avait élevée. Elle aimait comme sa propre fille celle qu'elle appelait l'enfant de ses mamelles. Et d'ailleurs tout avait concouru à rendre l'orpheline intéressante pour un cœur simple et bon comme celui de Marthe. Le malheur avait frappé à coups redoublés la petite encore au berceau, et sa vie avait été sans cesse menacée. Son père et sa mère lui avaient été enlevés presque au même temps. Des chevaux emportés les avaient précipités dans un ravin. M. de Fulda avait été tué sur le coup ; sa femme avait succombé peu de temps après.

Se voyant mourir, elle avait appelé la nourrice de son enfant et lui avait dit :

—Je n'ai de proche parent que mon beau-frère, mais je n'ai aucune confiance en lui. Je n'ai point d'amis ; c'est à toi, Mar-